

Mains, soeurs d'une abstraction sensible

Armelle Chitrit

Volume 17, Number 1, Fall 2004

Au péril de l'accompagnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073615ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073615ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chitrit, A. (2004). Mains, soeurs d'une abstraction sensible. *Frontières*, 17(1), 92–95. <https://doi.org/10.7202/1073615ar>

MAINS, sœurs

d'une abstraction sensible

À la mémoire de Jacqueline chérie,
morte depuis le 27 février 2004

Armelle Chitrit,
poète, essayiste et interprète.

Pourquoi, juste avant qu'une chose ne se passe, dans le désir de braver toutes les appréhensions, faut-il que nous tenions la main à quelqu'un? Qui sont-ils ceux qui nous ont tenu la main; ceux à qui nous l'avons tenue? N'est-ce pas toujours la même main qui nous arrache à la détresse du cri. L'instant des mains qui se tiennent contient leur ombre et leur chaleur secrète. Entre l'épaisseur du silence et la mince lumière, il existe ce noyau insécable, instants de grâce, fait de ce qui les tient invisiblement l'une à l'autre:

Il y eut jadis une main
pour nous conduire à la vie.

Un jour y aura-t-il une main
pour nous conduire à la mort¹?
(Jabès, 1987)

Entre «jadis» et «un jour», il y a cette main anonyme dont «nous» sommes objets qui nous conduit vers le même point de non-retour (à la vie, à la mort). C'est par un croisement que le temps (comme donnée du réel) peut s'articuler à une syntaxe qui assigne une place à chaque chose (disposition en croix) de sorte à dénouer une voix et a fortiori une écriture, de la mémoire à l'éveil. Ce point ultime signale l'intervalle paradoxal où se glisse la main de l'accompagnement, avec une infinité de possibles. L'instant, la grâce; l'effacement, la transmis-

sion; la réciprocité du toucher; l'écriture et la voix; un chiasme, figure de la caresse entre «l'étant donné» et le libre arbitre, sont les degrés d'une abstraction que concrétisent ici les mains, sœurs du temps, métonymie sensible de l'accompagnement.

Non ceci n'est pas une pause, «mains, sœurs du temps», c'est l'extériorisation du toucher, dans ce qu'il est rapport à l'autre, à l'invisible. Le toucher pourrait ne rien déclencher d'autre que l'articulation primale d'un cri, d'un soupir, d'un mot onomatopéique (comme «Maman!» par exemple). S'il nous touche en retour, c'est que le poème (comme lecture ou comme écriture) décrispe la main pour donner à sentir par une autre forme de toucher, celui d'une parole singulière, d'un «vocal» dirait Edmond Jabès.

Ma réflexion s'exerce ici par un frôlement entre ma lecture du poète et le poème né de ma plume pour cet article en particulier. Elle est nourrie par mon travail théorique sur les poétiques du temps (1996), la question du geste d'écrire² et la main plus intime de l'accompagnement (1997).

L'INSTANT DE GRÂCE

Les mains sœurs disent à la fois la douceur choisie dans l'invisible connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes, parce qu'elles ne trompent pas, ne peuvent s'agiter comme les regards ou même les paroles. C'est le pacte d'une écoute qui s'avère dans l'inattendu: chaque parcelle d'air devient soli-

daire du vide qu'elle croit tenir... Et c'est la joie secrète des mains qui se tiennent vivantes. Les affinités ressenties par le toucher bravent de réels dangers qui sont peut-être même pressentis et articulés dans une langue qui empêche qu'on paralyse. Pourtant, la main ne prétend pas à l'héroïsme, ni dans l'accompagnement, ni dans l'écriture, bien que le partage qu'elle instaure soit un véritable courage devant la mort.

Le corps caressé épanouit la main.

Au poing manque la caresse; manque également la plume.

- La plume entr'ouvre la main.

La main s'ouvre au vocable, s'ouvre à la distance (Chitrit, 1997, p. 361).

La voix est devenue visible par l'écriture. La main du vocable qui touche ravive l'aile: elle prend son envol (possible) par la plume à la fois métonymique de l'écriture et de l'oiseau. La distance prise dépasse l'évocation du toucher et de la caresse pour signifier le différé du symbole jouant ainsi l'altérité de l'être et du temps, avec un mouvement volontaire et persistant qui établit assez précisément cette présence à l'invisible: présence vouée à l'autre, à sa promesse et à sa part d'ombre.

C'est alors l'épaisseur de l'intervalle même continué qui fait de l'instant la fente de lumière, un temps pour l'éveil articulé à la mémoire qui clôt la première partie du recueil intitulé *La Mémoire et la Main*. La négation restrictive situe le laps: «Il n'y a



Photo: Zahra Ziba Kazémi © Stephan Hachemi

Mains, Palestine

de temps que pour l'éveil » et le poème tient cette réalité dans la chair de sa typographie et de son langage. Et lorsque l'intervalle s'efface, les marques de personne perdent leur définition ; les contours tombent entre les « mains » des parenthèses.

Tu n'as plus de mains. Tu dors (1997, *Des deux mains*, p. 356).

On meurt de ses propres mains (1997, p. 357).

(*On meurt sans mains*) (1997, p. 358)

Alors que les mains sont absentes dans le sommeil, elles sont en pleine action dans la mort. C'est un contraste que la typographie prend en charge et qui est encore renforcé par la disparition des marques subjectives. L'intervalle du temps de chair est réduit à la transparence, comme si le sujet et l'objet se court-circuitaient avant l'extinction. Par le changement de point de vue (personnel/impersonnel), le contraste qu'effectue la mort devant le calme de l'amputation liée au sommeil, rend les mains particulièrement complices et expressives dans ce passage. La deuxième personne (Tu) culmine jusqu'à ce que la mort fasse basculer l'agent du partage et de la transmission.

LA TRANSMISSION

La main induit l'espace de la relation et ce faisant, témoigne, sans durcir, du cours d'un héritage incompréhensible, auquel répond ce geste d'écrire comme *recours*, *parcours*, *secours*...

Zim' Zim' carillon...

Y a-t-il un chant,
une arborescence
pour cette main nue
à l'écart de la prise ?

Toutes ailes dedans,
ultime lecture, création,
sens de ci de ça,
creux, pli, pliure.

Du geste à l'empreinte,
son lit, vit, vague,
de petites étreintes
à l'éteinte vague d'urine chaude.

Ce qu'on croit le vide
entre nos deux mains
tient sans secours
l'héritage incompréhensible.

Caresse, mousse,
l'ombre dure ;
la lumière hachure,
arrache le cri : je te remercie.

Mât, ta main à ma main,
fend nos larmes infirmes.
Épaisseur de l'ombre,
mort, plume, main.

Efface les corps
d'un instant à l'autre
s'ouvre au chant
s'ouvre à la distance.

*Dans le ciel
passe l'oiseau lyre,
l'enfant l'entend,
l'enfant l'appelle.*

*La mer veille
l'enfant joue avec l'oiseau
et le maître crie :*

« *Quand vous aurez fini...!* »

Au souffle des bouches
parle la peau douce
chant blotti
mains sans bruit.

Dans les livres-mains
visibles écrins
(s') écrit ce sourire de rien

Mains, sœurs ultimes
solidaires, flammes-cœurs
parlez, sœurs de mains³!

LA RÉCIPROCITÉ DU TOUCHER

« Penser le temps, non pas comme une dégradation de l'éternité, mais comme relation à ce qui, de soi inassimilable, absolument autre, ne se laisserait pas assimiler par l'expérience ou à ce qui de soi infini, ne se laisserait pas comprendre » (Lévinas, 1991, p. 10)...

De soi à l'autre, la part de l'ombre confectioneer du temps, fabrique de nouveaux témoins.

Ta main sur ma main,
tiède épaisseur de l'ombre
(1997, p. 379)⁴.

Les possibles qui se dégagent très concrètement par le passage d'une main à l'autre, s'expriment par le geste d'une création : poème, chant ou tout juste vocable, dans l'intervalle des deux mains *du temps* prises dans la relation réciproque du toucher.

Cette parcelle d'ombre marque le temps comme relation à l'autre dans son intensité.

L'ÉCRITURE ET LA VOIX

L'asymétrie des mains qui se touchent rompt l'immobilité. L'air passe et, contre toute attente, une note s'insinue pour gagner le souffle un peu rare (sans parler du sien), qui l'aide sans doute à gravir son dernier sommet. C'est un chant qui vient et qui en appelle un autre et encore un autre, contre tout espoir.

Puisse cette main
où l'esprit s'est blotti,
être pleine de semences
(1997, *Seuil, le sable*, p. 375).

La main, dans le geste d'écrire, s'attache à subvertir ce qu'elle aura tracé au privilège d'une distance. Elle sort ainsi de l'ombre tout revendiquant cette part où mûrit son arborescence singulière. Son creux trahit la cime... en particulier en passant de l'une à l'autre mais aussi comme extrémités du matin au soir :

Tout le matin tient dans deux mains. ... mains qui brûlent avec le jour (1997, *Des deux mains*, p. 354).

Anonymes, ces deux mains marquent bien les extrémités du corps comme l'intervalle de temps au sein duquel se retourner... Feuilles du livre ou feuillage, elles sont l'écrin vivant qui fonde et recueille la voix, devenue visible par l'écriture...

En effaçant le corps, effaçant le temps donné de vivre, les mains nous font repérer la liberté qui s'exerce dans la voix et dans le geste d'écrire. Bien entendu, comme elles nous font entrer dans une histoire à laquelle il peut manquer des bouts, leur position consiste dans l'immédiat et dans l'instant à nous faire pratiquer le passage d'une petite mort à l'autre (pour reprendre les termes de Jankélévitch).

Là où le temps marque ses minutes et ses heures, les pages du livre proposent un feuillage où bruisse le vent, chante l'oiseau Lyre. Et, pour la même distance parcourue, de soi à l'autre, l'une désertée, l'autre habitée, nous entrons dans un temps éthique, relaté, non plus seulement par nos gestes ou par l'horloge mais dans le temps poétique irrigué par les déplacements imperceptibles qu'opèrent les caresses comme paroles et inversement. Le vocable ne touche pas dans son pouvoir de représentation conventionnelle mais d'une façon abstraite, comme accompagnement que l'écriture configure.

ENTRE L'ÉTANT DONNÉ ET LE LIBRE ARBITRE

L'énigme des mains ne se résout pas à ce croisement ni à cet échange, mais en figure la *trace*, en relève les empreintes pour témoigner d'une *transhumance* qui, toute temporaire qu'elle soit, affecte les données du temps avant de s'effacer. La main qui accompagne ouvre cet intervalle à la possibilité de recevoir une parole (parlante) comme un temps s'ajoutant au temps, donc la possibilité de mourir (de cette parole qui nous a mûris – et non murés), de recevoir ce temps entre les autres temps que l'Histoire (sans nous le refuser) ne sait pas prendre en compte.

Sans s'en remettre davantage à la parole divine comme origine de tous les temps (*Au commencement était le Verbe*), cet intervalle où se peuvent le partage et la transmission suffit à renverser une situation et à insinuer un temps créateur dans lequel

je situe le temps de l'accompagnement : ce temps restreint par la réalité, temps pour... l'éveil : « [...] il s'agit d'un don qu'il faut savoir recevoir sans chercher à en accaparer les fruits – sous peine de renouer avec l'idolâtrie – afin de porter sur le monde un regard tout autant sensible que spirituel et de devenir ainsi disponible à l'altérité des êtres et des choses » (Chalier, 1995, p. 174).

La main de l'accompagnement devance l'expérience de la mort, par l'effort qu'elle rassemble à dissoudre au point de créer une absence (la mort?) dans le corps de l'écriture vivante. Entre les articulations du corps et de la syntaxe, une chaleur se déplace :

Illimité. Le temps est douleur du temps

Je rejoindrai les hommes au bout du temps (Jabès).

Il y a un échange subtil des mots dans l'espace de la phrase qui configure un chemin autre, imprévu, qui guette un sens nouveau. C'est la partition d'un chiasme que la main exécute. L'énonciation de la main revient sur elle-même pour disparaître et provoquer une trace hors du temps. Cette dissolution marque une distance, propre à nous échapper, tant nous savons, une fois le chiasme institué, qu'il faut la traverser. Du chiasme survient alors l'injonction d'une parole parlante dans la parole parlée, parole elle-même issue du tremblement de l'écriture.

Dans le poème ce n'est pas le passage du temps qui produit des changements, mais la tension énonciative qui en nous convoquant dans tous ces déplacements inédits, produit un autre temps, temps issu du changement, et dans les données duquel s'inscrit à son tour la parole du commentaire (Chitrit, 1996).

Comment taire le flux de cette parole presque sans mots? Aller vers tous les interdits n'est pas nécessaire. Un peu de ce qui se dit entre deux suffit. Minceur des paroles que le réel déborde indéfiniment. Le chiasme serait dans le langage poétique ce qui instituerait formellement ce débordement, radicaliserait la trace d'une intention excédant le langage, ensemençant les blancs et traversant ainsi la chair des millénaires.

LA CARESSE ET LE TEMPS ÉTHIQUE

Le temps de l'accompagnement ne peut se vivre sans ce partage ultime que font les mains. La parole *parlante* trahit les données du temps et par là même la présence d'une mort qui en nous se retourne. Parole qui, devenant aussi nécessaire que la mort, se radicalise comme conscience de notre condition. Et cette conscience en se doublant d'une parole *parlante*, anticipe l'irréversible, ne se détourne pas. Il s'agit aussi pour elle de trahir le silence sur les origines; de démontrer son émergence, par la figure de vocables qui gardera la brèche vibrante, l'effraction scintillante, l'éclatement, la dispersion, l'exil, comme la possibilité même de reconduire le questionnement. Pour que la question de l'être comme ouverture, comme possibilité constante de différer la question, soit maintenue⁵. La caresse initie cette autre lecture du temps quand le terme d'une vie est senti. Par la caresse, un paradoxe maintenu sans dépassement, sans accomplissement, sans même un sens véritablement culminant, puisque le paradoxe n'est maintenu que par le gage de son effacement.

La déixis (du doigt qui pointe comme les marques de l'énonciation situent son espace-temps: je/tu-ici-maintenant) n'est plus présente que sous forme de traces. L'écriture rend visible le pouvoir des mains qui s'émousse. Ainsi le langage fait passer la mémoire du côté de l'écriture par l'intermédiaire de la main, ce sont des chemins qui se croisent, se tissent, chemins dont l'unité n'est jamais comprise, dont l'unité reste à faire. Le vocable est donc engagé dans une multiplicité de possibles, entre le souffle et la caresse, la sève et la cime, le nid et le plumage. C'est là que vocable, ainsi cueilli, ouvre au chant, porte plume, initie un rapport à l'autre, au changement.

Le poète confronte le monde avec tout son être: «Quelle est l'oreille qui entend encore ce que les lèvres n'énoncent pas?» (Acheinrand, 1993, p. 146). La poésie travaille à remettre les choses en route: où la main, lourde d'une empathie seconde, pose des passerelles entre les mondes (réel, vivant, symbolique,...) et laisse passer la voix du chant, reconnaît son silence.

Lâchant le cri pour l'ombre, la main unit la part non verbale du toucher et de l'accompagnement à la distance de l'écriture prise au jeu de sa caresse et de son bégaïement.

Bibliographie

- ACHEINRAND, L. (1993), dans R. ERTEL, *Dans la langue de personne, Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil.
- CHALIER, Catherine (1995). *Sagesse des sens*, Paris, Albin Michel.
- CHITRIT, Armelle (1996). *Robert Desnos, le Poème entre temps*, Montréal et Lyon, XYZ et les Presses universitaires de Lyon.
- CHITRIT, Armelle (dir.) (en lecture). *La Main*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle.
- CHITRIT, Armelle (1997). «Copeaux de l'ombre», *Liberté*.
- JABÈS, Edmond (1987). *La mémoire et la main*, [s.l.], Fata Morgana.
- LÉVINAS, Emmanuel (1991). *Le Temps et l'autre*, coll. «Quadrige», Presses universitaires de France.

Notes

1. Edmond Jabès, *La mémoire et la main*, 1974-1980. Ce sont les deux distiques qui ouvrent le recueil.
2. Armelle Chitrit (dir.), *La Main*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, en lecture.
3. Inédit, à faire paraître dans la série «Copeaux de l'ombre», extrait de 9 pages paru dans la revue *Liberté*, Montréal, Canada, 1997.
4. Main douce à la blessure même..., dans *Le sang ne lave pas le sang*.
5. Ce en quoi le chiasme constitue la possibilité constante de reconduire la question dans le double mouvement qui acquiesce et rejette au loin le sens, selon la ponctualité et l'itération qui le constituent.